

Au moment de composer ce recueil s'est posée la question de l'ordre dans lequel j'allais proposer les textes choisis. Allais-je respecter la chronologie ? Adopter un classement thématique ? Les classer par ordre de taille ? Tout était possible. J'ai donc finalement opté pour un non classement, ou plutôt un classement comme cela me chantait, ce qui ne veut pas dire au hasard. Le texte qui suit est, disons-le tout net, une uchronie, d'ailleurs dûment documentée et répertoriée dans l'ouvrage fondamental qu'Eric Henriot (L'Histoire revisitée, aux éditions Encreage, 2004). L'idée m'en est venue en visitant l'Historial de la Grande Guerre, à Péronne, en 2000. J'ai écrit le texte d'un seul jet, à la plume, avant de le faire taper sur le clavier. C'est comme cela que j'aime procéder : la plume, puis le clavier. Puis, je l'ai envoyé au jury du concours Infini, et j'ai découvert en recevant le chèque par la poste que j'avais gagné. Personne n'avait pensé à me prévenir que le Prix serait décerné à l'occasion de la Convention française de Science-fiction ! J'ai su que Stéphanie Nicot avait demandé au Président du Jury (le regretté Alain le Bussy, que je ne connaissais pas encore) de lui communiquer mes coordonnées pour le publier dans Galaxies, mais ça ne s'est pas fait. Ulérieurement, Ian Watson l'a traduit en anglais et publié dans un Mammoth book of Alternate Histories, entre Pohl et Silverberg, puis, la revue russe Iesli l'a également repris. J'ai bien aimé l'écrire...

Comment les choses se sont vraiment passées

J'ai conscience, au moment même où je saisis la plume, de l'inutilité de ce que je m'apprête à faire. Et pourtant, il me semble que je dois écrire ce récit, même si personne ne le lira probablement jamais, même si moi-même je n'en aurai plus aucun souvenir, même si, tout simplement, tout cela n'aura jamais existé.

Je m'appelle Otto-Abram Siesienthal. Je suis né à Gloggnitz, à une centaine de kilomètres au sud de Vienne, où mon père exerçait la profession d'horloger. Ceci n'est pas sans rapport avec cette histoire, d'ailleurs. Quant à moi, je ne me sentais aucune vocation à exercer cette noble profession. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi de poursuivre des études supérieures dans la capitale. L'empereur, le vieux François-Joseph, m'a fait obtenir une bourse pour cela. J'ai soutenu en 1913 ma licence d'Histoire, et j'ai eu la chance de pouvoir succéder à mon maître Albrecht Finnmayer à la chaire d'Histoire moderne de Linz, dès l'année suivante, avant de rejoindre l'université de Vienne, trois années plus tard. Mais tout cela importe peu, aujourd'hui. Ce qui a changé ma vie, comme celle de millions d'hommes et de femmes, c'est ce sinistre 6 février 1934.

Souvenez-vous : le siècle abordait son second tiers dans l'inquiétude de la crise économique qui s'était déclenchée sept ans plus tôt. Ce même jour, ce français venait de réaliser la première liaison en dirigeable par dessus l'Atlantique. Comment s'appelait-il, déjà ? Guynemer. Georges Guynemer. Tout le monde croyait que Von Richtoffen emporterait le prix. A Berlin, on avait déjà préparé la fête, les lampions étaient accrochés, les banderoles peintes. Albert, qui a toujours cultivé une sympathie excessive pour les allemands, s'en était rendu malade. Pauvre Albert. Qui pourrait croire aujourd'hui qu'un être comme celui-là, déjà deux fois Prix Nobel, pouvait alors autant que lui s'intéresser au sport aéronautique ?

Mais là n'est pas mon propos. Car aujourd'hui, il n'existe plus qu'une seule raison de se souvenir de cette date. Les élections à la diète avaient eu lieu depuis trois semaines, déjà. Et c'était ce jour-là que l'empereur avait appelé le nouveau chancelier pour enfin dénouer la crise politique. François-Ferdinand était certainement moins doué que François-Joseph, moins travailleur aussi. Surtout, il avait des idées qui ne pouvaient que nous effrayer. Ses sympathies tchèques des années 10 avaient peu à peu glissé vers un antislavisme systématique qui avait vite rejoint l'antisémitisme viscéral du chancelier. L'empereur prêtait depuis longtemps déjà une oreille trop complaisante à tous ces extrémistes qui n'hésitaient jamais à accuser les slaves et les juifs d'être les responsables de la crise. Comme si celle-ci n'était pas

irréremédiablement mondiale, et liée sans doute aux excès des politiques de libre-échange. En tous cas, c'est ce que je pensais.

Cet Adolf Hitler ne me disait rien qui vaille. Il avait traîné pendant des années dans le milieu interlope des artistes ratés qui grouillent dans notre capitale avant de se trouver un réel talent d'orateur. Il avait monté un groupe d'opposition, et même écrit un livre, pendant un séjour en prison, suite à un attentat raté : « Ma protestation ». Avec un titre pareil, on aurait pu croire que le bouquin ne marcherait jamais, mais non. Cet Hitler avait connu un succès de plus en plus grand en utilisant toujours la même vieille recette du bouc émissaire. Un bouc à deux têtes, en l'occurrence : slave et juif. Tant qu'il en était resté à quelques députés à la Diète, cela n'était pas encore trop grave. Mais après le Krach boursier de 1926, le fameux Schwarze Freitag de la bourse de Budapest, et l'explosion du chômage qui avait suivi, il avait vu son audience croître à chaque élection.

Et ce jour-là, 6 février 1934, reste dans les mémoires comme un jour de tristesse, quant, après s'être allié aux libéraux et aux conservateurs, sous la pression de l'empereur, il a été nommé Chancelier.

Curieusement, Albert semblait n'y prêter aucun intérêt. On aurait dit qu'il ne partageait son attention qu'entre Guynemer et ses recherches. C'était bien Albert, cela. Capable de s'enflammer un jour pour une cause juste, et, le lendemain, s'enfermant dans les créations de sa prodigieuse intelligence.

Car c'était aussi ce jour-là qu'il avait décidé de rendre publique son expérience auprès d'un cercle réduit d'intellectuels viennois venant de divers horizons. J'étais donc invité aussi bien au titre d'ami que de membre éminent de la faculté d'Histoire. Quand j'eus refermé la porte derrière moi, Albert m'accueillit par ces mots, dont je me souviens avec précision : « Otto, je crois que nous sommes partis pour le troisième ! » je n'eus bien entendu pas à lui demander de quoi il voulait parler : un troisième Nobel, rien que ça !

« Regarde moi cette pendule ! » continua-t-il sans prendre la peine de me présenter tous ceux qui étaient déjà arrivés. Au reste, je les connaissais presque tous. Il y avait là ce médecin qui s'occupait d'analyser l'esprit, Freud, et cet Italien que j'avais rencontré dans un congrès, l'année précédente, à Trieste, et qui avait construit dans les locaux de la faculté des sciences une espèce de pile atomique, comme il l'appelait : Fremo, ou Fermi, plusieurs autres hôtes de marque étaient encore présents, ainsi que quelques artistes et des journalistes. Mais Albert semblait avoir oublié jusqu'à leur existence, et me forçait à regarder une pendule posée sur une paillasse de laboratoire. Une pendule tout à fait ordinaire, d'ailleurs, à moins qu'elle ne fonctionnât à l'énergie atomique, ce qu'aurait pu expliquer la présence de ce Ferma, ou quelque chose d'approchant, qui avait mis au point une pile atomique. Sauf que, si je me souvenais bien, la pile de Fermi, oui, c'est cela, Fermi, occupait la place d'une piscine, et que nous n'avions ici qu'une petite horloge. Mais j'attendais. Je savais qu'Albert aimait plaisanter, mais certainement pas de cette façon-là.

« Cette horloge a été réglée hier, en présence de maître Zacharius, horloger de sa majesté, et devant le Docteur Dummliebe, qui a bien voulu y poser les scellés, en même temps qu'à sa copie exacte réglée de la même manière. » Pendant qu'Albert nous débitait ainsi le début de ce qui ressemblait bien à un protocole expérimental, les deux personnages s'étaient successivement levés pour saluer. Zacharius m'adressa un sourire de connivence, car il avait été l'apprenti de mon père. Pourtant, je me sentais mal à l'aise. Tout cela ressemblait à un numéro de *Grand Guignol**. C'est alors qu'Albert posa la main sur un objet recouvert d'un chiffon, et que je n'avais pas encore remarqué. « Et voici cette deuxième horloge ! » s'exclama-t-il encore, sur un ton que je trouvais peu approprié. Il retira le chiffon, et une seconde horloge apparut, effectivement toute semblable à la première, et scellée de la même façon. A un détail près : la seconde marquait trois minutes de moins que la première.

Albert nous le fit remarquer. Ce à quoi Freud lui répondit qu'à son avis, on lui avait déjà fait perdre du temps pour des choses plus importantes. Mais il sortit en même temps un carnet et se mit à prendre des notes. Un officier que je ne connaissais pas s'étonna en effet que des horloges de Maître Zacharius pussent ainsi, en peu de temps, se désaccorder d'une telle manière. L'horloger se fâcha, affirmant que

* en français dans le texte

jamais ses horloges... L'officier rétorqua que pourtant... Puis, quelqu'un se leva et partit sans saluer personne. Albert dut cogner le bord de la table avec un objet métallique pour ramener le silence.

« Les horloges de Maître Zacharius sont bien accordées, seulement, la seconde a bénéficié d'un saut de trois minutes dans le futur. Vous avez devant vous la preuve qu'il est possible de voyager dans le temps, à condition de consommer pour cela l'énergie nécessaire. »

Le silence tomba comme un plomb. Puis, il y eut une soudaine protestation. Je me souviens d'avoir reproché à Albert d'avoir confondu le 6 février et le 1^{er} avril, et d'être sorti en claquant la porte, et je n'étais pas le premier ni le dernier à le faire. Il faut dire que, tous, nous ne pensions qu'à l'accession d'Hitler au pouvoir, avec tout ce que cela allait signifier.

Et puis, le temps a passé, beaucoup plus vite que nous ne l'aurions voulu. Les lois de juillet ont été promulguées avec empressement par Ferdinand, et Albert, sans que je l'aie revu, a préféré rejoindre Paris, où le Président Pergaud (il n'y a bien que les Français pour élire un écrivain à la tête de l'Etat) l'appelait pour prendre la chaire laissée vacante au collège de France par le décès de Madame Curie. Je ne l'ai pas revu avant son départ.

Quant à moi, j'ai essayé de tenir quelques temps sous les lois de juillet. Comme juif, j'avais bien entendu dû céder ma chaire d'Histoire moderne à un Hongrois. Désormais, seuls les autrichiens non juifs, les magyars et les tchèques avaient conservé le privilège d'enseigner à l'université. Mais j'essayais de trouver de l'agrément à mon nouveau métier de professeur de lycée.

Puis, après les lois de juillet, ce furent les décrets de mai 1936. Alors que la révolution socialiste triomphait en France, et que les français offraient l'égalité à tous les habitants de leurs colonies lointaines, faisant de Dakar la seconde capitale du Pays, l'Autriche-Hongrie retirait encore plus l'égalité à ses propres sujets. J'ai dû, comme beaucoup, accepter l'interdiction totale d'enseigner, et me contenter d'un poste de commis aux archives de la ville. Plusieurs de mes anciens collègues ont préféré l'exil. Moi, j'étais trop lié à Emma et à ses parents pour envisager une solution extrême. En 1939, nous perdîmes encore le droit d'être fonctionnaires, et je dus me résoudre à vivre d'expédients, tout en essayant les vexations de ces groupes de jeunes « aryens », comme ils se désignent eux-mêmes. C'est alors que le réseau prit contact avec moi.

Je savais qu'il existait une organisation d'entr'aide pour les victimes des persécutions, mais j'avais toujours voulu garder mes distances. Après tout, une telle organisation me semblait en quelque sorte légitimer quelques unes des accusations que le pouvoir développait à notre rencontre. Pourtant, j'acceptais de les rejoindre, au moins dans l'espoir de pouvoir un jour faciliter mon départ si les choses finissaient par tourner vraiment mal.

A la même époque, je reçus une lettre d'Albert, qui me proposait de le retrouver à Paris, où le départ de plusieurs professeurs pour les nouvelles universités créées en Afrique et en Indochine ouvrait soudain plusieurs opportunités de postes intéressants. Il me demandait également de lui faire parvenir des archives personnelles oubliées dans la précipitation de son départ. Sur le coup, cela ne me sembla poser aucune difficulté particulière. Albert avait laissé ces papiers à l'université, et j'allais certainement les retrouver oubliés dans un placard.

Mais il me fallut bien me rendre compte que tout avait vraiment changé pour nous les juifs. Encore que je ne me fus jamais vraiment rendu compte que j'étais juif jusqu'à ce que je perdisse mon droit d'enseigner et que je fusse obligé de me déplacer avec un passeport intérieur surchargé d'un lourd tampon rougeâtre qu'il me fallait présenter à chaque coin de rue, puisque le port de l'étoile jaune était devenu obligatoire depuis 1938. En fait, il ne me fut même pas possible d'accéder aux locaux. Je crois que c'est ce jour-là seulement que, sortant d'une longue période d'abattement, je pris conscience de mon humiliation, et que je conçus la nécessité de faire quelque chose pour empêcher ce régime de nous anéantir tous.

Je revois encore cette porte que j'avais franchie des centaines de fois, et ce policier du parti qui me tendait mon passeport avec dédain en me barrant le passage et en me conseillant de partir avant qu'une bande de jeunes aryens ne me repère. De plus en plus d'incidents étaient signalés. De vieux professeurs ou d'anciens fonctionnaires se faisaient parfois battre et ridiculiser en pleine rue devant des passants

impassibles, et bien sûr, la police de l'empereur, quand elle arrivait, se contentait d'éloigner les agresseurs sans jamais procéder à une arrestation.

Le soir même, je décidai de me rendre chez Rolf et Gertrud Oppenheim. Rolf et Gertrud étaient de bons collègues, presque des amis, même si nous ne nous étions pas rencontrés depuis mon éviction. Ils avaient de l'admiration pour Albert et ne refuseraient certainement pas de lui rendre service.

Ils habitaient toujours au même endroit. Un appartement cossu de la Franz-Josef Strasse. Je ne pus m'empêcher, en arrivant devant la porte, de considérer avec une certaine honte mes vêtements élimés et mes chaussures usées, mal mais souvent ressemblées. Soudain, j'eus l'impression que se dégageait de toute ma personne cette odeur de misère et de crasse qui me révoltait tellement, par le passé. Je sonnai. Une domestique que je ne connaissais pas vint ouvrir la porte. A l'intérieur, on entendait des bruits de voix, et une musique que j'identifiais sans peine : un de ces merveilleux lieder de Schubert. J'arrivais certainement en pleine réception, et donc au plus mauvais moment. La servante prit ma carte avec dégoût, en plissant le nez. « je serais bien étonnée que Monsieur... » mais Monsieur arriva, pourtant. Rolf avait changé. Je le trouvais vieilli, empâté. Je ne devais plus non plus ressembler tellement à celui que j'étais lorsque, vingt cinq ans plus tôt, en 1916, cette année merveilleuse, nous avons parcouru ensemble la moitié de l'Europe, de chemin de fer en chemin de fer.

Rolf eut l'air l'ennuyé. Il esquissa à peine un sourire et jeta inquiet un coup d'œil dans le hall d'entrée avant de m'entraîner à l'intérieur. Mais il ne me conduisit pas, comme je m'y attendais, dans le salon de musique : seulement dans cette petite pièce près de l'entrée où il recevait les fournisseurs. Je lui expliquai mon affaire en deux mots, et j'observai que ses traits se contractaient à mesure que je parlais. Des éclats de rire traversèrent la cloison. Il me sembla reconnaître la voix de Gertrud. Rolf soupira :

« Non, Otto, je ne peux pas... Vraiment, je ne peux pas... » A ce moment seulement, j'identifiais l'insigne du parti que sa pochette dissimulait à demi.

« Je comprends, fis-je, déçu. Gertrud va bien ? »

« Elle va bien, oui, elle est occupée avec nos invités. »

Et, sans même me demander de nouvelles de ma famille, ni m'offrir un siège ou quoi que ce soit, il me prit par le coude, et me reconduisit jusqu'à la porte, qu'il referma aussitôt derrière moi. Je fus pris d'une brutale envie de vomir.

J'aurais pu abandonner la partie, annoncer à Albert que ses papiers avaient disparu, mais, déjà, sans que je sache pourquoi, il me parut primordial de ne pas abandonner.

J'essayais encore de trouver une aide auprès de deux autres collègues, dont l'un refusa en se tordant les mains, visiblement malade de peur, et l'autre me jeta à la rue avant même de m'avoir laissé lui expliquer le but de ma démarche. C'est alors que je me suis tourné vers le réseau. Leur première réaction fut plus que tiède. Albert y jouissait d'une réputation mitigée, et moi-même, je venais à peine de les rejoindre. A la fois, on appréciait qu'Albert n'ait pas apporté sa caution au régime, qui d'ailleurs n'en aurait pas voulu, et on lui reprochait de trop s'enfermer dans ses recherches au lieu de s'engager activement contre la politique que l'empereur laissait se développer.

J'ai parlé pour la première fois des papiers d'Albert lors de la réunion qui suivit directement le discours de Salzbourg, celui dans lequel Hitler déclara franchement ses intentions : débarrasser l'Empire austro-hongrois de toute la juiverie, et confiner les slaves dans les emplois subalternes. « Naturellement, avait-il précisé de sa voix tonnante, les aryens ne sont pas des sauvages » et il avait précisé qu'il veillerait personnellement à ce que l'émigration des juifs s'organise dans le respect du droit, de la justice, et surtout « sans aucune violence ». Comme si de quitter la terre natale n'était pas déjà la pire des violences.

D'emblée, Isaac Levinsky, notre responsable de secteur, était resté sur la défensive, et ma demande avait été rejetée. Mais, en sortant du lieu de réunion, j'entendis derrière moi un frou frou de pas pressés. Une jeune femme, que j'avais à peine remarquée tout à l'heure, cherchait à me rattraper. Je décidais de l'attendre.

« Qu'est-ce que c'est que ces papiers que vous voulez récupérer pour Monsieur Einstein ? Vous avez l'air de penser qu'ils peuvent être très importants pour notre cause. » Eszter était essoufflée. Elle n'avait même pas pris le temps de se présenter. « Pardonnez-moi : Comtesse Eszter Egerhazi... », fit-elle lorsque je le lui fis remarquer.

« Vous êtes juive ?

« Est-ce qu'il faut être juive pour s'élever contre l'injustice ? »

Je trouvai que sa réplique avait quelque chose de théâtral, et ne pus m'empêcher de sourire. Elle sourit également. Eszter était une femme superbe. Elle devait avoir au plus la trentaine, une peau de lait, de grands yeux en amande que soulignait un trait discret de maquillage, ses cheveux d'un noir de jais se relevaient en chignon sur la nuque et laissaient apparaître deux oreilles aux lobes finement découpés que mettaient en valeur deux simples perles montées en boucles.

« Je peux vous aider.

« Pardon ? » Un instant, j'avais presque oublié l'objet de ma démarche, mais sa phrase me ramena brutalement à la réalité, et je perçus douloureusement le contraste entre cette jeune aristocrate élégante et parfumée, et l'espèce de demi-vagabond puant que j'étais devenu.

« Je peux vous aider, répéta-t-elle. Vous savez, j'ai assisté à votre dernier cours.

« Au Lycée ?

« Non, à l'université. Je suis plus âgée que je n'en ai l'air. J'ai toujours mes entrées dans les bâtiments. Dîtes-moi juste ce que vous recherchez exactement, et je vous le ferai parvenir. »

Je connus un moment d'hésitation. La police de l'Empereur était connue pour son efficacité. Il y avait une chance sur deux pour qu'Eszter fut un agent à son service, uniquement chargée de me faire révéler involontairement la nature des documents qu'Albert voulait récupérer. Mais tant pis. J'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir à nouveau me retrouver en tête à tête avec elle. Je lui décrivis donc très exactement de quoi il s'agissait, et où cela se trouvait.

Une semaine s'écoula. J'étais rongé d'inquiétude, et aussi d'impatience. Emma voulut bien croire que ce n'était qu'à cause de ce service, j'allais dire cette mission que m'avait confiée Albert. Au jour dit, Eszter était bien là, et, discrètement, elle me glissa un paquet enveloppé soigneusement dans un kraft gris. Nous fîmes quelques pas ensemble en sortant.

« Vous allez voir Monsieur Einstein ? » me demanda-t-elle ingénument et je faillis lui répondre par l'affirmative, avant de me souvenir brusquement que mon déplacement devait rester secret.

« Non, non... bredouillai-je. Je dois seulement le lui faire parvenir.

« Si j'osais...

« Si vous osiez ?

« Non, rien... Je pensais simplement que mon mari vient d'être nommé second secrétaire à l'ambassade Impériale à Paris. J'aurais pu me charger de...

« Merci, mais ce ne sera pas la peine ; »

Il m'avait semblé avoir détesté l'entendre parler de son mari. Mais en même temps, je conçus l'espoir de la revoir en France. On disait que le Président Pergaud aimait organiser des réceptions monstres dans lesquelles il s'employait à mêler intellectuels, diplomates, artistes et hommes politiques... Je pris les doigts d'Eszter et m'inclinai pour les baiser, mais elle arrêta mon geste, m'attrapa par les épaules et déposa deux baisers rapides sur mes joues. Elle était rouge de confusion.

« J'avais tellement aimé votre façon d'enseigner... »

Puis, elle tourna les talons et disparut dans la nuit.

Deux mois plus tard, j'arrivai enfin à Paris. Mon voyage avait été pénible. Je savais que si je sortais officiellement du pays, personne ne m'en empêcherait. Au contraire, même, j'aurais eu droit comme tout émigrant à la prime de départ, mais en même temps, je perdrais définitivement le droit de rentrer chez moi. Et je n'étais pas préparé à cela. Il m'arriva parfois, en grelottant, la nuit, dans les montagnes, d'imaginer, là-haut dans le ciel, les vastes dirigeables qui assuraient la liaison en deux jours, et qu'avait dû emprunter Eszter et son mari, ou même les trains dont j'entendais le grondement dans la nuit.

Mais tout cela n'était plus qu'un mauvais souvenir. J'étais maintenant en sécurité, et je venais de me laisser tomber dans le canapé confortable qu'Albert m'avait proposé, dans le salon d'accueil de l'appartement cossu qu'il occupait avec sa famille avenue du Maine.

Pendant que la bonne me servait un verre de Porto, Albert s'empressa de vérifier le contenu du paquet que j'avais tout ce temps transporté avec moi.

« Cela a quelque chose à voir avec cette histoire d'horloges propulsées dans le futur ?

« Ho ? Tu n'as pas oublié... Il faut dire qu'il s'est passé tant de choses, depuis ce temps-là...

Je savais très bien ce qu'il y avait dans le paquet. Je ne suis quand même pas stupide au point de transporter des documents d'un bout à l'autre de l'Europe sans même savoir de quoi il s'agit. Mais je dois confesser que, à l'exception de quelques pages consacrées justement à l'expérience du 6 février 1934, je n'avais pas compris grand chose. Sauf peut-être que cela n'avait pas l'air de ressembler à une supercherie, et qu'Albert était un des plus grands génies de l'histoire de l'humanité, et donc qu'il y avait une chance que cela soit possible. Le voyage dans le temps ! J'attendis que la bonne eut quitté la pièce, avant de poser la question qui me brûlait les lèvres :

« Albert, tu crois vraiment que le voyage dans le temps est possible.

« Naturellement, puisque j'ai réussi à envoyer cette pendule dans le futur, même si ce jour-là tu as eu l'air, comme tous les autres, de me prendre pour un cinglé.

Albert avait dit « cinglé » en français. Il semblait d'ailleurs maîtriser cette langue à merveille, et je me demandais, maintenant qu'il avait obtenu sa naturalisation et qu'il avait été admis à l'académie des sciences, s'il ne se ferait pas un jour élire à l'Académie Française... Mais ce n'était pas ce qui me préoccupait le plus.

« Et dans le passé, Albert, crois-tu possible de voyager aussi dans le passé, et d'en revenir.

« Théoriquement, cela ne pose pas plus de problèmes, mais pratiquement...

J'eus l'impression que mon cœur cessait soudain de battre.

« Pratiquement ?

« Hé bien, pratiquement, c'est beaucoup plus coûteux, car il faut envoyer avec l'objet déplacé une seconde machine destinée à assurer son retour, et qui plus est avec assez d'énergie pour qu'elle fonctionne. Sincèrement, je ne crois pas que le tourisme temporel soit actuellement réalisable.

J'étais atterré. Pendant toutes ces nuits passées à la belle étoile ou dans des refuges précaires, j'avais élaboré mon projet, je l'avais tourné et retourné de toutes les façons... Mais il ne pouvait se réaliser qu'à condition que le voyage fut possible. Et Voilà qu'Albert m'annonçait tout de go que l'affaire ne se ferait pas. Je résolus de m'en ouvrir à lui.

Albert m'écouta avec attention, comme il savait le faire, et les yeux pétillants d'intelligence, ce qui va sans dire. Sur le principe, je ne puis pas dire qu'il ait débordé d'enthousiasme. Que ses découvertes puissent contribuer à verser le sang ne lui plaisait pas du tout. Mais il dut bien convenir avec moi que ce que je lui proposais était sans doute la meilleure des solutions. Restait pourtant le problème de la source d'énergie. A Vienne, il avait utilisé celle que produisait la pile de Fermi. Et cela avait à peine suffi à déplacer une horloge pesant quelques dizaines de grammes de trois minutes vers le futur... Alors, quant à réaliser mon projet...

« Je ne crois pas qu'on puisse rapidement, en effet, transporter un homme. Du moins pas à court terme, mais il y a une possibilité à laquelle tu n'as pas pensé, Otto, remarqua-t-il soudain : tu n'as pas besoin d'y aller en personne. Il suffit d'ouvrir une fenêtre, même très courte, et de substituer les deux objets. Quant au problème du retour, il doit bien être possible de le résoudre avec une machine autoglissante.

« Autoglissante ?

« C'est à dire qui puisse se transporter en même temps que son contenu, comme une automobile.

« Et... Cela peut se faire rapidement ?

« Malheureusement, il me faudra encore des mois pour y arriver le plus discrètement possible. Car je suppose que tu as compris qu'à partir de cet instant, tout doit se faire dans la plus grande discrétion. »

Les mois qui suivirent me parurent interminables. Je restais en contact avec Albert par l'intermédiaire d'Ezster, quand elle accompagnait son mari à Vienne, où j'étais rentré tout aussi clandestinement que j'en avais fui. Emma m'avait proprement fichu à la porte, et la situation se dégradait de jour en jour. On signalait des pogroms dans les régions de Salzbourg, de Timisoara, près du lac Balaton et en Carinthie. En Turquie, le gouvernement progressiste des successeurs de Mustapha Kemal, après avoir massacré les arméniens et contraint la plupart des survivants à choisir l'exil, menaçait

d'intervenir militairement contre l'Empire si Hitler, confirmé pour la troisième fois à la chancellerie, continuait à menacer la sécurité des juifs. Partout, la situation se raidissait.

Le Tsar Michel, en Russie, avait appelé au pouvoir Kérénsky, le vieux leader social démocrate, et un front continu se dessinait maintenant de Saint-Petersbourg à Madrid, en passant par Berlin, où le gouvernement révolutionnaire qui avait fini par renverser le vieux Kaiser avait proclamé la République. Celle-ci avait aussitôt conclu une alliance durable avec la France au prix d'une restitution partielle des régions confisquées en 1871, et rompu ses relations diplomatiques et commerciales avec François-Ferdinand. Le prince Otto, qui ne m'était pas seulement sympathique parce qu'il portait le même prénom que moi, avait quant à lui rompu publiquement avec son père et quitté le territoire, ce qui me confortait encore plus dans ma résolution.

Avec l'aide du réseau, je pus me rendre secrètement sur les lieux. Heureusement, la chambre n'avait, me dit-on, pratiquement pas changé. Je fis, soutenu par l'organisation de résistance slave, tous les relevés et toutes les photographies dont Albert avait besoin pour mener à bien l'opération.

Les choses devenaient urgentes. Nous étions désormais en avril 1943, cet avril 1943 précisément pendant lequel François-Ferdinand avait proclamé à la surprise générale son soutien au pacte de Ceuta. Cet avril 1943 justement où les deux signataires, Franco et Gamelin déclenchèrent simultanément la rébellion contre leurs gouvernements respectifs. Cela n'arrangeait pas nos affaires, loin de là : par Ezster, Albert me fit savoir qu'il avait été classé comme suspect, suspendu de cours pour n'avoir pas assez nettement fait connaître sa réprobation contre les mutins. Il en résultait naturellement que son travail sur notre projet commun allait en être retardé.

Je dois dire que c'est sans doute alors que je connus de réels moments de découragement, et que je fus tenté de tout abandonner, même si je me rendais bien compte que la réussite de notre projet pouvait seule empêcher que le vingtième siècle ne reste dans l'histoire comme celui de la guerre mondiale que je voyais arriver à grands pas.

Le débarquement surprise des Japonais en Californie, en juillet, précédent d'un mois celui de Gamelin en Provence, rendait l'urgence de plus en plus évidente. Si nous ne faisons rien, la Terre courait droit à la catastrophe. Il fallait absolument que nous réussissions, et j'ose dire que nous n'avions pas la moindre seconde à perdre.

Un autre contretemps fut le ralliement de Fermi au gouvernement national et fasciste de Mussolini, en Italie. Mais Albert me fit savoir, toujours par Ezster, qu'il conservait suffisamment de contacts avec le milieu pour s'assurer de disposer le moment venu de l'énergie nécessaire. Cependant, l'obligation où il fut de fuir à nouveau, cette fois en Allemagne, retarda encore la réalisation de notre plan.

En effet, la guerre faisait maintenant rage en Espagne et dans l'Empire colonial français, comme aux Etats-Unis, où les américains avaient difficilement réussi à bloquer l'avance japonaise sur les rives du Mississipi. Pendant ce temps, ici, la vie devenait de plus en plus difficile pour moi. Nous étions désormais ouvertement exposés aux insultes et aux mauvais traitements des bandes de voyous qui se réclamaient d'Hitler. J'avais recommencé à fréquenter la synagogue, et lié amitié avec Eliazar Bem Rahhem, le rabbin, et deux fois par semaine, j'étudiais la Torah avec lui. Le reste du temps, j'essayais de survivre en donnant des répétitions aux enfants de la communauté, qui n'avaient plus le droit de fréquenter les écoles de l'Etat. Le mari d'Ezster était maintenant ambassadeur à Rio de Janeiro, et elle avait décidé de ne pas l'accompagner, mais elle me fit savoir qu'elle était maintenant étroitement surveillée, et que, bien entendu, nos relations allaient devenir de plus en plus difficiles.

Vers le début de 1945, je commençais à songer sérieusement à tout abandonner pour rejoindre les colonies de peuplement de Palestine, quand l'Empereur prit soudain la décision de suspendre toute émigration et de rassembler les juifs dans des camps de concentration. Heureusement, le réseau me permit de fuir en Allemagne où il me fut enfin possible de rejoindre Albert avec l'objet qu'Ezster, la veille même de son arrestation, avait réussi à me faire passer. C'était l'arme même que détenait encore le service criminel du ministère de l'intérieur. A Berlin, un ami armurier, que je ne mis bien entendu pas dans la confidence, décela vite pourquoi le pistolet s'était enrayé, et mit aussitôt à ma disposition un modèle identique, mais fonctionnel.

En septembre, nous sommes venus nous installer à Munich, où nous allions pouvoir désormais travailler l'un et l'autre. Le Kamerad Albert (pour reprendre l'appellation imposée par le gouvernement de Rosa Luxembourg) et moi parvenions enfin au but. Munich s'imposait, pas tellement parce que nous ne sommes pas éloignés de la frontière : le régime autocrate imposé par François-Ferdinand en fait de toutes manières une barrière infranchissable, mais parce que le commissariat allemand à l'énergie s'est installé dans les environs, et que tout ce dont nous avons besoin, c'est justement d'énergie. Albert m'a fait entrer comme secrétaire au département de physique de l'université, et, pendant qu'il peaufinait la mise au point de sa machine autoglissante, je travaillais sur les coordonnées.

En fait, même si je serais bien incapable de donner davantage d'explications, j'en sais assez pour pouvoir dire ceci : par le réseau, j'ai pu faire parvenir à Sarajevo une balise temporelle qui a été installée dans le mur, juste au dessus de la table dont l'homme a parlé pendant son interrogatoire, avant le procès, et dans le tiroir de laquelle il avait rangé le pistolet. A partir de là, Albert a réussi à caler les données géographiques, puis, par « grignotements successifs » (c'est là son expression), à les ajuster sur la date précise qui nous intéressait.

J'ai eu des nouvelles d'Ezster, ce matin, par une femme écrivain qui a été internée avec elle avant d'être expulsée pour je ne sais quel obscur motif de nationalité. Cette Milena Jesenska ne m'a pas caché que la situation dans les camps est au delà de tout ce que l'on peut imaginer. Il y aurait eu des épidémies de Typhus. Pauvre Ezster ! Je ne peux m'empêcher de penser que je suis en partie responsable de ce qui lui est arrivé. Il faut vraiment, absolument que nous réussissions !

J'ose à peine l'écrire : ça y est. Aujourd'hui, c'est fait. Nous venons de rejoindre le laboratoire atomique de Dachau. La campagne respalendit sous le soleil de mai. J'ai eu ce matin une pensée pour Emma. C'est son anniversaire, le 8 mai... Que le Seigneur (béni soit son nom) me permette d'oublier ce qu'elle m'a fait ! Mais dans quelques minutes, on n'en parlera plus, et sans doute, ces feuillets sur lesquels j'ai voulu consigner mon récit n'auront-ils jamais existé. La chose sera accomplie. François-Ferdinand n'aura jamais été empereur d'Autriche, jamais il n'aura appelé Hitler au pouvoir, et le vingtième siècle restera dans l'histoire comme celui de l'accession de l'humanité au bonheur et à la prospérité.

Je suis content de moi. Pour agir à coup sûr, il fallait un historien. Et le seul moment possible, c'était bien cet attentat manqué de Sarajevo, le 28 juin 1914. Combien de fois avons-nous pu penser, au cours de ces années « Si seulement le pistolet de Prinzip ne s'était pas enrayé ! ». Hé bien voilà, dans dix minutes, ce sera fait. Prinzip restera celui qui a assassiné François-Ferdinand, le monde aura connu la paix, et moi, ici, à Dachau, je goûterai le bonheur tranquille d'une belle journée de printemps, sans même savoir ce à quoi j'aurai pu échapper.

*Première publication : in Edition Eons, 2005,
en complément du roman Ruptures, de Alain le Bussy Traduction anglaise par Sissi Pantelis et Ian Watson
in Mammoth Book of Alternate Histories, 2010.*

*Edition britannique : Robinson publishing,
édition américaine : Perseus books. Editions en poche.
Traduction russe par Zlata Linnik in revue Iesli 2012*